



Elle a obtenu d'emblée le prix du premier roman pour *Le Roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés*, un texte subtil que l'on a dit « enchanteur ». Depuis, elle n'a cessé de creuser son domaine dans des romans de plus en plus complexes, de mieux en mieux composés, tous passionnants. Mais, avec celui-là, avec *Le Plancher de Jeannot*, Ingrid Thobois atteint des sommets dans la complexité, la composition et l'exploration d'abîmes qui étonnent chez un si jeune auteur. Elle parle ici, elle-même, de ce roman vertigineux. La jeune artiste Jeanne Susplugas lui répond, analysant essentiellement, en artiste, le *Plancher de Jeannot* lui-même, ouvrant d'autres perspectives sur le monde que la romancière nous donne à voir.

# Le Plancher de Jeannot

**Ingrid Thobois**

Toutes les histoires sont chronologiques. Même décousues, même inachevées, elles ont un début, un milieu, une fin. Elles se déroulent au fil du temps qui passe. Toutes les existences sont chronologiques. On n'est jamais exactement la même personne au moment où l'on rencontre une histoire, au moment où on la choisit comme sujet d'écriture, au moment de l'écriture, au moment où le livre paraît. Le temps s'écoule, fractionné en une multitude de temporalités parallèles. On nomme « coïncidence » la rencontre de deux d'entre elles, et les uns parleront de « hasard », d'autres de « destin » – puissance supérieure qui fixe, autrement dit qui *écrit* l'existence. Hasard ou destin, dans les deux cas, on n'y comprend d'abord rien. C'est un choc et c'est tout. Un cœur qui bat au

rythme d'une obsession sans contours. Il faut parfois des années pour comprendre qu'une rencontre a eu lieu et la vivre à rebours – l'écrire. Mais c'est bien de présent qu'il s'agit : le présent du langage qui est toujours rétrospectif, processus bien plus lent que celui de vivre, mais lent comme on démultiplie le temps, en le forant, donc en le démultipliant. De cette lenteur naît une sorte d'éternité qui seule sait rendre grâce, et peut-être hommage, à ces vies oubliées, à ces « fous » laissés de côté, effrayants d'avoir été déshumanisés – on va parfois jusqu'à leur retirer leur nom et aussi passer sous silence leur lieu de naissance.

J'ai rencontré *Le Plancher de Jeannot* en 2001. Je suis passée à l'acte d'écrire mon roman éponyme en 2009. Il a été publié en 2015.

L'écriture de ce roman dit mon refus catégorique de la dichotomie qui rassure et permet l'exclusion : les désaxés d'un côté et les sains d'esprit de l'autre. Je n'éprouve aucun attrait morbide pour ce qu'on appelle la folie, aucune fascination pour la dérive mentale. Je suis obsédée par la simplicité réflexe de l'abandon, le retour spontané à l'archaïque bannissement dès lors qu'une société (grande, petite) frémit, confrontée à l'Autre différent.

*Le Plancher de Jeannot*, c'est une histoire de trente-trois ans si l'on s'en tient au nombre d'années que cet homme a vécues. C'est pour moi une histoire de quatorze ans si je compte le nombre d'années qui sépare ma rencontre avec cette œuvre, dite d'Art brut, de la parution de mon roman. Mais je sais bien qu'on ne va pas s'en tenir là. Que demain, mes autres textes, qui apparemment n'auront rien à voir avec Jeannot, continueront de parler en filigrane de ce fils rappelé d'Algérie à la suite du suicide de son père, incapable de se séparer du corps de sa mère décédée, acteur et victime d'un délire paranoïaque nourri avec Paule, sa sœur aînée (elle est de bout en bout la narratrice de mon texte), et qui enterre cette mère, sinon avec la bénédiction, du moins avec l'accord des autorités locales (on se trouve dans un village de 200 personnes environ, Béarn, début des années soixante-dix), sous le plancher qu'il gravera, et c'est d'avoir été autorisé à cette transgression absolue que Jeannot meurt quelques mois plus tard, disons neuf mois pour que le compte soit bon, mais je crois que c'est plutôt cinq, et mon texte est de toute manière une fiction librement inspirée de l'histoire, ce qui ne m'autorise à aucune falsification mais me laisse libre de me faufiler dans les angles morts du réel pour écrire non pas l'histoire d'un schizophrène mais celle d'un homme et de sa famille et de leur basculement, au sein d'une Histoire collective, le tout cousu à ma propre vie, disloqué et aggloméré, bref, ce qui ne m'autorise à aucune falsification mais me laisse libre d'écrire un roman.

D'ailleurs, dans mon livre, il n'est jamais question du *Plancher* et moins encore de sa gravure. Il est question d'un père, d'une mère, d'une fratrie, d'une campagne, « d'un dehors [qui] a quatre côtés et une ferme en plein milieu », dehors qu'on enferme, et d'un rapport au monde que le langage ne dit pas mais désigne brusquement. Il m'aura fallu des années pour trouver le ton juste et répondre à la question clé : qui, pour raconter de l'intérieur, sans trahir ni (me) ridiculiser, l'histoire d'une famille en train de se nécroser derrière les murs d'une ferme où personne ne rentre, dont personne ne sort ?

En janvier 2001, j'ai 21 ans et je ne m'intéresse qu'à ce qui se passe loin, très loin de chez moi. Je viens de rencontrer les livres, les photos, la voix de Nicolas Bouvier – je suis sous perfusion de cette vie-œuvre. Je m'appête à partir un an sur ses traces. C'est à la préparation de ce voyage que je consacre l'année 2001. À Lausanne, en janvier, j'ai deux heures à patienter avant un rendez-vous avec un proche de Nicolas Bouvier. Je ne pense pas avoir déjà entendu le terme « Art brut ». Jean Dubuffet, inconnu au bataillon. Je pousse la porte de la Collection de l'Art brut pour échapper au grésil.

Le *Plancher de Jeannot* est exposé au dernier étage de cette maison-musée. Je ne le verrai jamais plus aussi bien mis en valeur : pan de bois offert d'un seul tenant au regard, à plat et puis redressé comme une tête de lit. Et le texte gravé se déploie, décousu sans aucun doute, inachevé je ne crois pas, déconcertant assurément, mais certainement pas abscons. Il est question, en vrac, d'Hitler, du pape, des Juifs, de l'Église, d'une innocence originelle scandée... et s'il nous revenait de recomposer ce sens éclaté ?

Le *Plancher de Jeannot* est exposé depuis 2007 devant l'hôpital Sainte-Anne, en trois pans sous Plexi : entre les reflets, la hauteur et le morcellement, le texte est difficile à lire mais un cartel à hauteur d'yeux le restitue. Ce que l'on aperçoit du *Plancher de Jeannot*, accroché là pour témoigner d'une souffrance « qu'on espère aujourd'hui révolue »<sup>1</sup>, est un morceau de bois gravé, on sait à peine de quoi. Il faut lire l'enquête et l'analyse du psychiatre Guy Roux, qui a trouvé le *Plancher*, pour comprendre de quoi il retourne. Et c'est en photo que l'on se rend le mieux compte de l'impressionnant travail de gravure.

À 21 ans, j'ai rencontré le *Plancher de Jeannot*, et puis je l'ai oublié. Rétrospectivement, je peux dire que je me trouvais à un embranchement : Nicolas Bouvier et le grand dehors d'un côté ; le *Plancher de Jeannot* et le grand dedans de l'autre. J'ai choisi la lumière du dehors. J'ai voyagé. Vécu à l'étranger. Mis toute famille de côté : la mienne, celle des autres. Mais le *Plancher de Jeannot* ne s'est pas laissé évincer. « Le hasard a des intuitions qu'il ne faut pas prendre pour des coïncidences » : cette phrase de Chris Marker dit la récurrence avec laquelle je me suis retrouvée confrontée au *Plancher*. Huit années avaient fini par passer. J'étais entre-temps devenue écrivain et m'étais affranchie de Nicolas Bouvier. Je me sentais prête, quoique pas trop sûre de moi, à essayer d'écrire « autour du *Plancher* ». C'est comme ça, je crois, que je disais, en 2009, lorsque je me suis mise à l'établi. Surtout pas « sur ». Éventuellement « à travers ». Aujourd'hui que le texte est publié, je dis « dans les interstices, dans les zones d'ombres, dans les angles morts ». Voilà.

Le psychiatre Guy Roux a une fille, brocanteuse, qu'on appelle de temps en temps pour vider les maisons, notamment dans des contextes de décès et de succession. C'est ainsi que cette femme, élevée au milieu des créations de patients accumulées par son père, a découvert le *Plancher de Jeannot* et l'a reconnu pour ce qu'il était : un cri, bien avant d'être une œuvre.

Guy Roux a passé une grande partie de sa vie à quatre pattes aux côtés de ses patients grands délirants ou schizophrènes (j'ignore la différence exacte, je reprends ses mots), à essayer de retrouver l'accès à ces univers obsessionnels qui ne sont

<sup>1</sup> Le professeur Olié, grand patron de la psychopharmacologie en France, entend sans doute par ces mots que l'histoire de Jeannot, est, comme le rappelle le Dr Guy Roux, « celle d'un patient qui n'a jamais été pris en charge par quiconque », et ce « bien après la révolution des chimiothérapies neurologiques ». Autrement dit, si Jeannot et Paule avaient été correctement pris en charge, on peut imaginer qu'ils auraient connu une tout autre vie.





dépourvus de sens que pour celui qui passe sans s'arrêter, peut-être mû par la peur, en tout cas interdit devant l'état du malade psychiatrique : son isolement mental, social, son temps et son langage désarticulés... autant d'éléments qui relèvent du très grand mystère et nous placent devant le questionnement sans fond du sacré. Guy Roux a passé sa vie à essayer de rebâtir le pont effondré entre leur conscience et la nôtre, à essayer de retisser le fil qui nous relie au sein d'une même Histoire collective, dans un même contexte culturel, à décrypter les messages de ceux qui vivent « en dehors du temps, sans histoire, les heures devenues tout à la fois des instants et des éternités ». Car c'est bien de cela dont il s'agit : d'un accès rompu, non d'univers distincts qui se tourneraient le dos. « Il faut aimer les fous », m'écrivait encore récemment le Dr Guy Roux, « il faut avoir une immense pitié pour eux, le fou étant le *Pauvre* par excellence ».

J'ai la prétention d'affirmer que mon roman *Le Plancher de Jeannot* procède de la même intention. La dérive mentale est d'une tragique banalité. Le basculement des vies, en revanche, m'obsède et recèle une, souvent des explications. Comment se franchit la frontière (autrement dit comment le fil se rompt-il, comment l'accès aux autres se referme-t-il)? Jeannot est schizophrène, d'accord. Mais nombre de schizophrènes mènent des vies sans histoire. Jeannot, aux côtés de Paule, sa sœur aînée, a enterré sa mère sous le plancher de sa maison pour ensuite se laisser mourir d'inanition à compter de ce jour qui aurait dû être libérateur (ne lui avait-on pas donné ce qu'il réclamait par-dessus tout : le droit exceptionnel de disposer du cadavre – pour lui c'était un corps – de sa mère et de le conserver près de lui?) et qui, au contraire, a acté le bannissement dont il allait mourir. Et c'est ainsi que Jeannot part après avoir gravé ce bois – double sépulture donc – d'un texte qui est son dernier cri.

Entre les faits avérés de cette histoire et les mots pour la dire, j'ai voulu réduire la distance jusqu'à l'infinitésimal, écrire au plus proche du réel, à l'os, le mot collé au monde comme j'imagine que Jeannot et sa sœur se confrontaient à la succession des jours et des nuits, à la succession des tragédies qui ont émaillé leurs vies. Par-dessus tout, je redoutais de surplomber ce qui, nécessairement, allait devenir personnages puisque j'affirmais mon parti pris de fiction. Comment *raconter* (qui implique forcément de se distancier) sans s'éloigner? J'ai en tête cette manière de filmer, qui a sans doute un nom, lorsque la caméra s'éloigne du sujet qui se rapproche, provoquant une sensation de vertige. Donner la parole à Paule a été l'ultime étape du retravail de ce texte qui était d'abord né sous la forme d'un dialogue entre Jeannot et Paule. C'est le minuscule décalage de point de vue auquel j'ai consenti. Minuscule, parce que Paule participe au délire de son frère, parce que les deux parfois peuvent se confondre, parce qu'elle lui aura survécu vingt ans dans une solitude qui l'a expulsée à son tour de la condition humaine, aussi parce qu'elle semble bien souvent parler à la place de son frère, sœur témoin de tout, y compris de ce à quoi elle ne peut pas avoir assisté... à l'image du romancier?

Page 6  
**Le Plancher de Jeannot**  
Photo © Julien Doublet / Audiovisuel CHSA  
Il est visible à l'entrée de l'hôpital Sainte-Anne, à Paris

Page 9  
Ingrid Thobois, Kaboul, Afghanistan, juin 2003  
Photo © F. T.

Ci-dessus  
**Le Plancher de Jeannot**  
Photo © Éric Fourmestreaux

# Ingrid Thobois : la force sombre d'une écriture

Jeanne Susplugas

Paris le 8 octobre 2015

Chère Ingrid,

Je viens de lire votre roman qu'un ami commun m'a donné. À son habitude, il a bien senti les choses et perçu ce qui nous rapproche.

L'écriture n'est pas mon médium. Pourtant elle occupe une place importante dans mon travail d'artiste, mais sous forme d'emprunts. J'utilise des phrases que je collectionne depuis une quinzaine d'années. Je commande aussi des textes à des écrivains préoccupés par des sujets proches des miens. Les distorsions sociales, l'enfermement, les obsessions, les limites, le basculement, la solitude.

Dès les premières pages de votre roman, j'ai été sensible à la force sombre de votre écriture, à sa façon physique, concrète de creuser à la fois la langue et le drame de Jeannot, son corps-à-corps avec le plancher qu'il a gravé de façon brutale, agressive. Nuit et jour, enfermé, emporté par sa folie grandissante, il a enfoncé son couteau dans le corps du bois, inscrit rageusement ses angoisses, ses fureurs. Phrases, mots décosus, vindicatifs pour une pensée errante au prix d'un grand effort physique. Les lettres anguleuses, creusées, taillées régulièrement, méthodiquement forment paradoxalement des phrases désarticulées, aux lettres étrangement ponctuées à chaque angle d'une perforation. Ces trous répondaient peut-être à une contrainte technique pour empêcher la gouge de déraper. Mais on ne peut s'empêcher de penser à une crucifixion. La sienne? Jeannot meurt d'inanition en quelques semaines. Son plancher semble la parfaite illustration des propos de l'historien de l'art Uwe Schneede « Pour que naisse une sculpture, le bois doit être ouvert avec violence ».

Une sculpture, cela? De l'Art brut, cet art vierge de toute « asphyxiante culture »? On sait ce que Gaston Chaissac, moqueur, en pensait. Les phrases de Jeannot, obstinées, sont

des cris, des violences. Un appel au secours? La régularité de ce qui s'écrit obstinément dans le bois apparaît comme une blessure lente.

Dedans, toute l'histoire de ce garçon connu sous son seul sobriquet : la mort d'un nouveau-né, le suicide du père, la mort de la mère, la guerre d'Algérie, une souffrance infinie, qui hurle, qui mord. Plus intense peut-être de se voir disloquée dans des lettres égales, impavides semblables. Apparemment maîtrisées.

Le plancher entaillé, blessé, fait corps avec la ferme où vous montrez une famille cloîtrée. Vous aviez d'abord voulu intituler votre roman *Le Ventre*. Celui de la mère, bien sûr, mais plus encore le ventre comme métaphore de cette maison, vaste mais confinée comme un abri où l'on se terre pour échapper à la peur, à l'intrusion du dehors, pour verrouiller l'espace. Délivrance impossible.

Ces questions sont très présentes dans mon travail, le dedans et le dehors, la maison protectrice mais scène de toutes les violences et pathologies aussi. J'en ai fabriqué plusieurs, des roses, des jaunes, des malades, des dépliables, des « boîtes ». Des cabanes fantasmées, à roulettes, qui basculent et se mettent à grincer. La ferme de Jeannot, où la mère est enterrée sous l'escalier, est l'inverse d'un refuge : un piège.

Je regarde le *Plancher* dont vous avez reproduit une partie à la fin de votre livre. Encaustiqué, sorti de son contexte, montré sous verre à la verticale, comme une affiche publicitaire devant l'hôpital Sainte-Anne, il pourrait n'être plus qu'un objet mort, mais non, il garde intact, malgré tout, son formidable potentiel de colère, sa charge émotionnelle immense, car la mémoire est vivante dans cette écriture contrainte et affolée.

Bien à vous.

Jeanne